

Revue Alsacienne de Littérature
Elsässische Literaturzeitschrift

mystères



N° 125

Victime d'un accident vasculaire cérébral, le père de Roselyne Sibille est resté paralysé et aphasique pendant quatorze mois, jusqu'à sa mort en avril 2012. Bien davantage qu'un recueil, cet ouvrage se lit comme le journal des recueils de sa fille face au mystère de la disparition, jour après jour, page après page, avec en épigraphe une phrase du poète argentin Roberto Juarez : « *La poésie est un sable si sensible qu'il enregistre l'âge de notre ombre* »

Comment secourir un mourant lorsque ses propres souvenirs l'ont déjà précédés dans l'ombre de l'au-delà ? Comment survivre jour après jour au lent départ de ce qui fut un père, à l'effacement progressif des mots : « *Que deviennent les mots perdus* », lorsqu' « *on a ôté des lettres à l'alphabet / et les marches mènent au vide* » ? Seule peut les préserver la poésie, dans le secret de l'écriture, en contrepoint d'une longue année vouée aux soins et à la veille de chaque instant. Plus âpre la solitude, plus vital le devoir de les sauver du néant : « *Les mots / noyés dans le plomb / fracassés / s'agrippent / cherchent pays* »

« *Ombre* » est l'un de ces mots qui s'agrippent, « *une ombre lasse de marcher* », « *tu dors de l'autre côté de l'ombre* ». L'ombre et sa source, la lumière, dont les jeux sont encore promesses de liens tout aussi indissociables : « *On appelle lumière / chaque frémissement / Le silence y trouve / Parfois / ses mots. // Sur ta joue gauche traîne la lune / et le remous captif* »

Langue et silence, de même, s'interpellent et s'implorent de loin en loin : « *Où es-tu, secret du monde ?* » – « *Je te cherche dans les interstices* », avec

parfois de larges césures en attente d'écho, ou de répons : « *Homme-arbre
reprends tes épaules / implore en pleine force ta solitude* »

Quête parfois désorientée, mais non vaincue, car le découragement
peut encore se dire : « *Il faudrait deux Nord à ma boussole* »

Telle est la victoire du langage. Telle est la clémence ultime de la
poésie, qui permet de nommer jusqu'aux « *syllabes d'ombre* », jusqu'au mot
« *langue* » pour la faire encore advenir : « *Ta langue disparue / se grave lentement
/ sur les galets roulés dans les torrents* »

« *Partition verticale* » du noir, la langue enfin se relie à la musique :
« *Mélancolie au creux du coude / drapés gris / équilibres saxophones* »

Même réduites à l'état de bribes, les phrases elles-mêmes se font
musique. Rythmes et assonances évoquent de lointaines chansons,
suggèrent l'appel d'une reprise :

« *Une ombre lasse de marcher* »

« *Faut-il que je devienne sable ?* »

« *Existents sans leur nom / l'arbre / le silence / la lune* »

Le recueil se referme sur une photographie, au vrai sens
étymologique de « gravure de lumière » : père et fille un jour d'hiver, deux
sourires saupoudrés des flocons blancs d'un sablier mystérieux. « *L'autre
moitié de l'ombre est granulée de neige bleue* » : ce qui fut aura toujours été,
l'enlacement des mots offre des bras à la souffrance, ainsi que le confirme
une deuxième citation du poète argentin Roberto Juarez : « *La lumière est le
souvenir de l'ombre. Et l'ombre est le souvenir d'une source lointaine où n'existait pas la
séparation* ».

Anne-Marie Soulier